

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

De l'ambre

François Hébert

Volume 37, numéro 4 (220), août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1995). De l'ambre. *Liberté*, 37(4), 126–132.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

DE L'AMBRE

Agadir, décembre 1994

Dans ma chambre d'hôtel, la glace au-dessus du bureau : je veux écrire sur autre chose que moi, mais je ne vois que cela, ces traits tirés par la fatigue du décalage horaire, ces poches sous les yeux, cette tête tombée sous les épaules, ces cheveux défaits, la peau luisante.

Je m'observe, hausse les sourcils : ça fait des vagues, l'eau de mon front se ride, c'est plissé comme la peau des plateaux de l'Atlas que nous avons survolés hier.

Je suis laid comme Malraux, comme Baudelaire, ces grands fronts. La comparaison m'exhause un brin. J'ai un sourire crispé.

On ne part jamais : je me trouve ici avec une jeune famille, des amis de Montréal qui me rappellent ma propre famille, que j'ai voulu fuir quelques jours, mais dont je m'ennuie déjà, surtout devant la petite Léa qui me demande de rattacher l'un de ses lacets.

Dans la navette qui nous transporte de l'aéroport d'Al Massira à l'hôtel Sahara. Ânes et charrettes. Pittoresque.

Mais qu'est cela ? Le long de la route, il y en a tant et de toutes formes et couleurs que je me demande si ce que j'ai d'abord pris pour des sacs de plastique ne serait pas en fait des espèces de plantes, d'arbrisseaux des pays

désertiques, aux variétés noires, vertes, transparentes... Comme des animaux balourds et aériens à la fois, ces choses se mettent parfois à rouler sur la terre, soulevant dans leur sillage des tourbillons de poussière ocre ; d'autres sont plutôt des voiles immobiles ou des vêtements qui sèchent, accrochés à des arbustes ou à des roches.

Nul doute possible maintenant : ce sont des sacs de plastique, mon imagination m'a mal servi. Les villages que nous traversons sont peut-être pittoresques ; ils sont certainement sales.

Nous longeons un mur de pisé rose d'un bon kilomètre ou deux, crénelé comme il y a mille ans, derrière lequel peut-être Adam et Ève se trouvent encore et tournent autour de l'arbre dont nous apercevons le seul faîte, retardant le moment où ils croqueront dans la fameuse pomme qui était en réalité, sinon en vérité, une grenade. Ou peut-être une clémentine, voire un tout autre fruit, inconnu, préhistorique, préjurassique, prototypique ? Le fruit des fruits ! Bref, un pépin.

De certaines dames, on ne voit que les yeux ; le voile donne à leur visage l'allure d'un bivalve.

Enfin, l'aventure ! Je prends une douche après avoir somnolé une heure ou deux ; en fermant l'eau, la pomme me tombe sur la tête.

D'autres préfèrent sillonner des champs de cailloux en véhicule tout terrain. D'autres sont au bar, d'autres flânent sur la plage. Comme moi j'écris ces lignes.

Réveillé ce samedi matin à cinq heures trente par des voix : c'est la prière qui me parvient du minaret illuminé, malgré le bruit des camions sur le boulevard Mohammed V. Les invocations reprennent à six heures. Je ne comprends rien à ces espèces de jappements humains, mais c'est très beau, comme l'ancien latin catholique, et je suis ému, autant que contrarié par la

circulation automobile qui trouble le chant, qui empêche le matin d'advenir dans toute sa pureté.

J'aime, parce que je n'y comprends presque rien, les religions étrangères.

J'ouvre la télé, tombe sur les informations en français, suivies de Goldorak en arabe, toujours sur la même chaîne.

Le ridicule de ma situation ne m'échappe pas, quand j'y pense : qu'est-ce que je fais ici ? Partir sur un coup de tête, passe encore ; mais si c'était la tête qui était fatiguée, pourquoi a-t-elle emmené avec elle tout mon corps ?

Le garçon de la pizzeria s'appelle Hassan.

— Deux ? demandé-je.

— Non, trois, fait-il, blasé ; sans doute suis-je le cent-vingt-septième à faire la blague.

Partout des odeurs : fleurs, épices, eau de Cologne des touristes, monoxyde de carbone, déchets brûlés, sel et algues océaniques, crottin des ânes, grillades...

Sylvie nous a dit de faire attention aux amibes, qu'il faut se méfier des bouibouis et ne pas y consommer de viande, ce qui me rappelle la hantise ancestrale des gens de chez nous, celle du ver solitaire, et je tremble un peu en constatant qu'il y a du jambon dans la pizza que je viens de commander, mais *inch Allah !* et puis je ne suis pas dans un bouiboui, et puis le vin va probablement les noyer, mes amibes, avant qu'ils ne prennent leur aise chez moi. Tout de même, ma rêverie m'entraîne du côté de la maladie et me rappelle que mon testament a des lacunes.

Notamment, la fortune manque.

À moins que ce ne soit pour faire tomber la pluie ou défier l'ennemi, toute la musique ici, du moins celle que j'ai entendue, semble avoir été inventée pour charmer les serpents, c'est-à-dire les sexes : que celui de

l'homme se dresse et que celui de la femme lui soit une oasis.

Danseurs berbères avec flûtes et clochettes, à la queue leu leu, raides comme des bâtons dans leurs burnous blancs.

En me promenant dans Agadir, je constate qu'on ne fait pas les choses à moitié ici : « La Grande Maison de la Haute Couture », « L'Institut de Beauté Esthétique »... Reliquat colonial : la métropole et le colonisé, tous deux en remettent, la première pour se faire comprendre du manant, le second se voulant plus royaliste que le roi.

J'entends dans la musique, ondoyante et rythmée, l'Orient et l'Afrique à la fois. Il y a deux violons dans l'orchestre de l'hôtel et leur jeu a des accents tziganes, si je ne m'abuse ou si tout violon n'est pas nécessairement le poumon de ces éternels voyageurs.

Est-ce que les tziganes seraient passés par ici et auraient laissé des violons à leurs hôtes berbères ? Ou bien est-ce le contraire : ont-ils reçu ces violons de leurs hôtes compatissants ?

Le monde est un vaste ventre et le serpent est dans les ondoiements des reins de la danseuse.

Si les fortifications et les maisons tiennent, c'est parce que la paille tient la boue, et la boue, la paille.

La voiture ne peut plus avancer dans les rues de plus en plus étroites de Taroudannt ; aussi avons-nous maintenant besoin de ce guide qui nous propose ses services, sans en avoir l'air, en se faisant passer pour un « étudiant » — mais qui ne l'est, au fond ? — comme ce guide a besoin de nous.

On a été eus. On a pris la photo de l'espèce de clown qui se promène dans les allées du souk en tapant sur ses gobelets et qui distribue de l'eau ; il tient en bandoulière une outre munie d'un robinet et vous en verse, moyennant quelques dirhams. La photo aussi se paie. Même le

seul regard se paie, car voici son collègue porteur d'eau et qui nous réclame aussi des sous. Même les badauds qui ont observé toute la scène nous tendent maintenant la main ; leurs grands yeux noirs semblent sans fond.

Rachid nous emmène chez le marchand d'épices, qui nous montre comment on extrait le safran de son bulbe et mille autres choses surprenantes. Il nous fait sentir ses épices une à une. Il vend aussi des couleurs (du khôl, de l'indigo, celui qui fait bleus les fameux hommes bleus du désert) et des parfums (musc, ambre, etc.).

L'âme de Baudelaire nous souffle de vider nos goussets pour ces sensations. Farfelus comme le jeune Malraux, nous suivons le guide comme un papillon résiste mal au vent.

C'est nous qui sommes venus voir ces gens, mais c'est eux qui nous regardent avec le plus d'intensité. Ils sont les bêtes en cage, nous sommes les bêtes curieuses.

Où se cache la mort ?

Nous roulons vers Tiout, longeons des espaces plats, caillouteux, où poussent seulement les arganiers, ces arbres torturés comme des oliviers, exclusivement marocains, dans lesquels grimpent les chèvres pour y brouter les feuilles, seule nourriture disponible aux portes du désert.

Nous nous arrêtons et Jean-Pierre me photographie, assis sur une branche d'arganier.

Nous passons sous une arche incongrue : il n'y a rien d'un côté ni de l'autre, rien que la route et la caillasse sur les bords et quelques arganiers ici et là, et peut-être un vague bâtiment là-bas, et des falaises et des collines arides tout autour.

Je dessinerai ce site.

L'entrée dans l'oasis : bouffée de fraîcheur, l'impression d'avoir ouvert la porte d'un frigo bourré de feuilles de menthe...

Il a le teint sombre et buriné, les yeux bleus typiques des vrais Berbères. Il s'appelle Moubarak, il est Chleu. Nous le suivons à pied à travers l'oasis et ses cultures de luzerne, d'orge, de haricots, de caroubes, de mandarines, de tomates, d'oranges, de limes, de dattes, d'abricots...

Deux petites filles nous suivent sur leurs ânes respectifs.

— Ne laissez pas vos enfants monter dessus !

— Et pourquoi donc ?

— Ils ont des tiques.

D'ici partaient les grandes caravanes, qui allaient chercher l'or et les esclaves en Afrique. Il y en a encore qui vont faire provision de thé au Mali.

Comme partaient, de Montréal, les anciens voyageurs, chercher les peaux de castors, visons et loutres.

Le village est un labyrinthe de mille et une venelles. Nous prenons le thé chez Moubarak. Il a orné ses murs de dessins naïfs, de chameaux et de motifs abstraits. Il y a une télé, une commode vitrée avec un peu de vaisselle dedans, et des tapis par terre. Nous mesurons le superflu de nos demeures américaines. Nous sommes plus près de Lascaux que de notre siècle. Pas de porte ici, seulement une ouverture qui donne sur une cour intérieure au sol couvert d'une mosaïque de tessons multicolores. Moubarak répond aimablement et intelligemment à nos questions sur les rôles respectifs du cheik, du caïd et du marabout.

Passé le père de Moubarak, comme un figurant.

Il y a ici des scorpions de trois sortes. Des vipères et des cobras aussi ; mais les serpents restent enfouis jusqu'en juin. L'été, gare aux cobras, dont le venin, sans antidote connu, donne la mort en dix minutes. Moubarak a perdu plusieurs bons amis comme ça.

Nous lui parlons de nos achats de la veille, il sourit :

— Mais le soi-disant ambre qu'on vous a vendu, ce n'est rien d'autre que du savon parfumé !

